

LE BAIN DE SANG LE PLUS VIOLENT DE L'HISTOIRE EST PREVU EN CAS DE VICTOIRE DES REBELLES ESPAGNOLS

Article de Pierre Van Paassen rédigé le 24 juillet 1936, et re-publié dans *The Toronto Star* le lundi 7 septembre 1992

Madrid - Une fois de plus, l'Espagne révolutionnaire est aux prises avec ses oppresseurs et ses tortionnaires séculaires.

Cette contre-révolution est l'œuvre de la réaction militaire et féodale qui mobilise toute sa férocité et sa cruauté pour effacer la victoire parfaitement démocratique des forces populaires aux élections de février dernier. La réaction peut triompher cette fois-ci, asservir une fois de plus le peuple espagnol sous les applaudissements de tous les petits et grands *führer* et *duce* du monde entier, mais le prolétariat espagnol aura le dernier mot — si ce n'est aujourd'hui, demain.

Si la contre-révolution est victorieuse, il y aura un bain de sang sans précédent dans l'histoire. En ce moment même, les fascistes garrottent tous les membres du Front populaire qui tombent entre leurs mains.

Je suis arrivé à Madrid à bord d'un camion portant l'inscription FAI (dont les lettres signifient Fédération Anarchiste Ibérique). Mon véhicule faisait partie d'une flotte de voitures et de camions réquisitionnés, de toutes marques et de toutes formes, occupés par des membres de la Milice du Peuple.

Dès leur arrivée dans la capitale, ils furent dirigés vers le quartier de la Montaña, où les dixième et douzième brigades d'infanterie s'étaient rebellées, et avaient occupé et fortifié les casernes. La Garde civile avait lancé une attaque sans succès dans la matinée du jour de notre arrivée. Près de deux cents cadavres jonchaient les abords de la caserne. L'infanterie rebelle avait utilisé des balles explosives qui avaient déchiqueté les êtres humains.

Les femmes dispersent le poivre

Vers cinq heures du soir, la milice ouvrière passe à l'attaque contre les insurgés dont la force est incontestable. C'est la deuxième bataille à laquelle j'ai assisté en trois jours. Cette attaque a également été repoussée.

Pendant une accalmie, alors que des foules d'ouvriers traînent des pièces d'artillerie vers les positions pour bombarder les casernes, la garnison se jette soudain sur les lourdes portes, baïonnette au canon. « Vive Dieu ! » crient-ils. La Garde civile cède du terrain, mais la milice tient bon et reçoit l'infanterie dans un tonnerre de mitraille, de grenades à main et de bâtons de dynamite. Des femmes dispersent depuis les fenêtres d'un entrepôt le contenu de balles de poivre jusqu'à ce que le lieu prenne feu à cause d'un obus. Des dizaines de personnes étaient coincées dans ce bâtiment.

J'étais à deux cents mètres du point où s'était produit l'affrontement entre l'infanterie rebelle et les travailleurs. Les hommes mugissaient comme des bêtes enragées. Une foule énorme s'était massée dans le quartier malgré les tirs incessants des casernes. On ne pouvait pas retenir les femmes, dont les maris avaient été pris dans la mêlée.

Il pleut des meubles dans toutes les rues, convergeant vers la caserne de la Montaña. Armoires, chaises, tables, matelas, canapés, poêles, sont jetés de tous les étages. Des barricades s'élèvent comme par enchantement et retiennent la charge des baïonnettes. Mais au crépuscule, elles sont rouges de sang.

Le drapeau blanc flotte

Trois avions bombardiers passent en trombe au-dessus de la ville, augmentant le vacarme jusqu'à l'incroyable. Les avions lâchent une douzaine de bombes incendiaires, dont cinq frappent les maisons voisines. Les autres touchent les casernes. En quelques minutes, les maisons enflammées crépitent et soufflent comme un feu de brousse. Un épais nuage gris s'élève du toit de l'aile est de l'armurerie.

Ce n'est qu'après une éternité que les ouvriers ont mis leur artillerie en position et que les canons se sont mis à tonner. Les éclats d'obus ricochent avec un bruit de tonnerre contre les murs de la forteresse médiévale. Les canons tirent presque à bout portant. Tout le monde s'attend à une nouvelle sortie. Au lieu de cela, un drapeau blanc flotte soudain en tête de mâât. Une demi-heure plus tard la bannière rouge flotte dans les airs.

Les fantassins se déversent par les portes en brandissant la crosse de leurs fusils en signe de reddition. Ils avaient tué leurs officiers. Lorsque les corps de ces hommes, un général, quatre colonels et trente et un autres officiers, furent transportés, toute cette foule de vainqueurs en haillons se découvrit respectueusement.

Une femme se tue

Pendant que les troupes étaient désarmées, les femmes grimpaient sur les débris des barricades brisées en essayant de retrouver leurs fils et leurs maris. J'ai vu une femme retirer une baïonnette de la gorge d'un garçon et se poignarder avec. Elle est tombée morte sur le corps du garçon. D'autres femmes criaient comme si elles étaient possédées lorsqu'elles identifiaient des êtres chers.

Aujourd'hui, on dénombre quarante mille morts. La république espagnole vacille sur ses pieds. La quasi-totalité de l'armée est sous le contrôle des rebelles. Avant que la contre-révolution ne soit vaincue, il y aura cent mille morts.

La guerre civile espagnole a éclaté en juillet 1936 et Pierre van Paassen, le correspondant européen de *The Star*, s'est immédiatement rendu sur place. Il s'agit de son deuxième rapport, rédigé le 24 juillet.

Traduction des giménologues, 7 décembre 2023.